



Clio. Femmes, Genre, Histoire

33 | 2011
Colonisations

Colette COSNIER, *Les Dames de Femina. Un féminisme mystifié*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 308 pages

Anne R. Epstein



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/10185>

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2011

ISBN : 978-2-8107-0157-5

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Anne R. Epstein, « Colette COSNIER, *Les Dames de Femina. Un féminisme mystifié* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 33 | 2011, mis en ligne le 21 juin 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/10185>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

Colette COSNIER, *Les Dames de Femina. Un féminisme mystifié*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 308 pages

Anne R. Epstein

RÉFÉRENCE

Colette COSNIER, *Les Dames de Femina. Un féminisme mystifié*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 308 pages

- 1 Premier « organe illustré consacré exclusivement à la femme » (p. 23), la revue *Femina* a longtemps servi de source de renseignements visuels et textuels sur des personnalités et la vie féminines en France pendant une période où les femmes, même connues, n'ont pas laissé tellement de traces dans les archives. La revue reste toutefois méconnue, ignorée comme objet de recherche, selon l'historien américain Leonard Berlanstein, en raison de son apparence luxueuse et des protestations de non-féminisme de sa rédaction¹. Avec l'ouvrage *Les Dames de Femina. Un féminisme mystifié*, Colette Cosnier tente de combler cette lacune. Son exploration détaillée du contenu d'un échantillon de numéros couvrant les années 1900-1914 tourne autour de deux fils conducteurs plus ou moins explicites : d'abord, ce que signifie la « féminité » au début du XX^e siècle, et ensuite le problème pérenne de la définition du féminisme à cette époque si proche et si loin de la nôtre².
- 2 Ne disposant que de renseignements épars concernant l'histoire de la revue, l'auteure l'introduit par le biais d'un roman à clé de Jean Lorrain intitulé *Maison pour dames*, qui dresse un portrait ironisé des personnages et des milieux des journaux féminins de l'époque. Le projet et la stratégie éditoriale de Pierre Lafitte, directeur de la publication, s'inspire du *Ladies Magazine* à succès anglais. Il envisage une revue de luxe, « tendance », mondaine et familiale : à la fois « l'ancêtre des magazines *people* » et guide de vie et de mode de la femme aisée. *Femina* prétend servir de miroir dans lequel « se contemple la Belle Époque » (p. 12). Le projet de C. Cosnier de « démystifier » la revue commence par

là : il faut se mettre en garde contre cette réalité « sévèrement » filtrée, voire truquée, non seulement par le temps et les techniques photographiques qui permettent de manipuler les images de la vie féminine, mais par la vision conservatrice partagée par les collaborateurs et lectrices de la revue. Il s'agit pour Colette Cosnier de « l'album de famille de la bourgeoisie, pas celui de toutes les femmes » (p. 13).

- 3 L'auteure part de l'hypothèse d'un « Éternel féminin », version *Belle Époque*, qui s'esquisse, se renforce, mais aussi se transforme progressivement dans les pages de la revue. Une succession de chapitres thématiques offre une lecture approfondie et contextualisée des diverses images de la femme contemporaine présentées dans la revue. L'objectif de la rédaction semble être de brosser pour des lectrices aisées et protégées de *Femina* un panorama visuel et textuel de la vie féminine moderne – les limites du possible en quelque sorte – qu'il s'agisse de la mode, des comportements, de la vie professionnelle, des voyages, des œuvres charitables, du sport, de la culture, de la science ou du savoir... Mais il faut simultanément et constamment rappeler à ces « Dames de *Femina* » ce qu'être « femme » signifie : des comptes rendus d'ouvrages ou d'entretiens avec des « autorités », souvent masculines (des écrivains mondains, des journalistes aux sympathies « féministes », voire le Pape), aident à réinterpréter et filtrer l'actualité. Exploiter le pouvoir de l'opinion par des enquêtes et concours auprès des lectrices permet de définir et renforcer une certaine image de la féminité française. On parle du féminisme des autres, sans le défendre, et plus souvent pour le ridiculiser ; on évoque les « premières » dans la science, la médecine, l'aviation ou l'obtention de droits, mais en attirant le regard des lectrices sur leur style vestimentaire ou leurs qualités « féminines » ou maternelles plutôt que sur leurs capacités physiques et intellectuelles ou sur l'importance politique d'un événement ; on critique délicatement l'utilisation du corset quand la mode est déjà en train de changer ; ou on montre les femmes de lettres en vogue qui portent le pantalon, mais dans des circonstances inhabituelles. Et ce qui se passe à l'étranger sert de curiosité, surtout pas de modèle ! À la fois revue de mode, chronique mondaine parisienne, modèle pour les provinciales et journal d'« actualité féminine », *Femina* essaye de rester « tendance » tout en décourageant par le recours à l'ironie les excès – comme par exemple les actions des suffragettes anglaises – qui ne permettent pas de rester Femme.
- 4 Savoir maintenir cette tension créative entre ce qui est imaginable pour une femme et ce que l'on peut se permettre semble être la clé du succès qu'a connu la formule de Pierre Lafitte. Mais s'agit-il d'un projet « féministe », suivant l'argument développé par Leonard Berlanstein dans son article de 2007 ? Les conclusions de l'auteur *Des Dames de Femina* sont nettement moins optimistes que celles de L. Berlanstein à ce sujet. Le sous-titre du livre laisse la porte entrouverte à un féminisme « mystifié ». Cependant, après une analyse soigneuse et bien avisée qui revisite certains thèmes et exemples étudiés par l'historien américain, Colette Cosnier affirme dans le dernier chapitre du livre qu'il faut « en finir avec 'le féminisme' de *Femina* ». La rédaction ne précise jamais ce qu'elle veut dire par féminisme (p. 288) et « les prises de position de *Femina* sont incohérentes » (p. 286), affirme l'auteure. Mais par rapport à quoi ? Pour les lectrices de *Femina* le féminisme serait « assurément quelque chose d'inquiétant, de menaçant pour l'ordre social et qui fait peur à ceux et à celles qui se souviennent des tricoteuses de la Terreur et des Communardes... qui dit féminisme doit penser aussi socialisme ou communisme... » (p. 288). Mais nous ne savons pas comment Colette Cosnier elle-même entend le mot *féminisme*, et sur quelles bases elle juge le féminisme de l'époque. Les clivages entre

féministes et non-féministes, ou « féminines », ne se résumaient pas alors en termes de divisions droite-gauche ou sociales comme elles sont envisagées aujourd'hui. Des bourgeoises proches du « mainstream » républicain militaient pour – ou contre – les droits politiques et l'entrée des femmes dans les professions, les femmes « du peuple » n'ayant ni le temps ni la volonté de s'occuper de telles revendications. Les féministes bourgeoises n'étaient pas plus favorables au socialisme, ou aux droits politiques et sociaux pour leurs sœurs ouvrières, que le public supposé de *Femina*. Et en tout cas, les réseaux de *Femina* et du quotidien féministe *la Fronde* sont entrecroisés. Les féministes et les « féminines » se côtoient dans des congrès et des dîners mondains et écrivent pour les mêmes publications (y compris *Femina*). Elles partagent souvent les mêmes idées normatives sur le rôle de la femme dans la société et dans la famille. Et pour se détendre ou se tenir au courant de l'actualité féminine, on peut imaginer qu'elles lisent toutes *Femina* de temps en temps.

- 5 Les chemins croisés des féministes et féminines ne signifient pas que *Femina* soit une publication féministe. Parcourir le livre de C. Cosnier fait plutôt penser aux débats autour de la « New Woman » et du féminisme à la fin du XIX^e siècle en Grande-Bretagne, en France et aux États-Unis³. L'ouvrage de Colette Cosnier participe à sa manière du même propos : présenter aux femmes une vision moderne de la féminité et du « progrès féminin », tout en leur défendant de l'adopter comme modèle, est-ce du féminisme ? Sinon, qu'est-ce que le féminisme signifie pour les Françaises de la Belle Époque ? Même si l'auteure ne répond pas à ces questions « éternelles », son ouvrage contribue à les éclairer doucement, par une lecture fine et nuancée de ce « document permettant d'apporter une contribution à l'histoire du genre » (p. 13). Par ailleurs, le travail de l'auteure laisse la voie ouverte aux chercheur-e-s intéressé-e-s à creuser davantage l'histoire sociale et politique du milieu des revues féminines et féministes. Une étude prosopographique de ce milieu pour compenser le manque de documents d'archives permettra peut-être de retrouver une cohérence dans les stratégies et prises de position politiques de ceux et celles qui croyaient en un « progrès féminin » sans – ou avant de – se lancer dans l'aventure « féministe ».

NOTES

1. Lenard R. Berlanstein, « Selling Modern Femininity: Femina, a Forgotten Feminist Publishing Success in Belle Époque France », *French Historical Studies*, 30/4, 2007, p. 641.

2. Voir Karen Offen, « Defining Feminism: A Comparative Historical Approach », *Signs. A Journal of Women in Society and Culture*, 14, automne 1988, p. 119-157.

3. Parmi de nombreux ouvrages, voir notamment Mary Louise Roberts, *Disruptive Acts: The New Woman in Fin-de-Siècle France*, University of Chicago Press, 2002 ; Angélique Richardson et Chris Willis (dir.), *The New Woman in Fiction and in Fact: Fin-de-Siècle Feminisms*, Houndmills, Palgrave, 2001 ; Sally Ledger, *The New Woman: Fiction and Feminism at the Fin de Siècle*, Manchester University Press, 1997 ; Christine Stansell, *American Modernism: Bohemian New York and the Creation of a New Century*, New York, Henry Holt & Co., 2000 ; et Patricia Marks, *Bicycles, Bangs and Bloomers: The New Woman in the Popular Press*, Lexington, University Press of Kentucky, 1990.